

Victor Bourgeau et la professionnalisation du métier d'architecte au Québec au XIXe siècle

Alex Tremblay Lamarche

Number 123, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

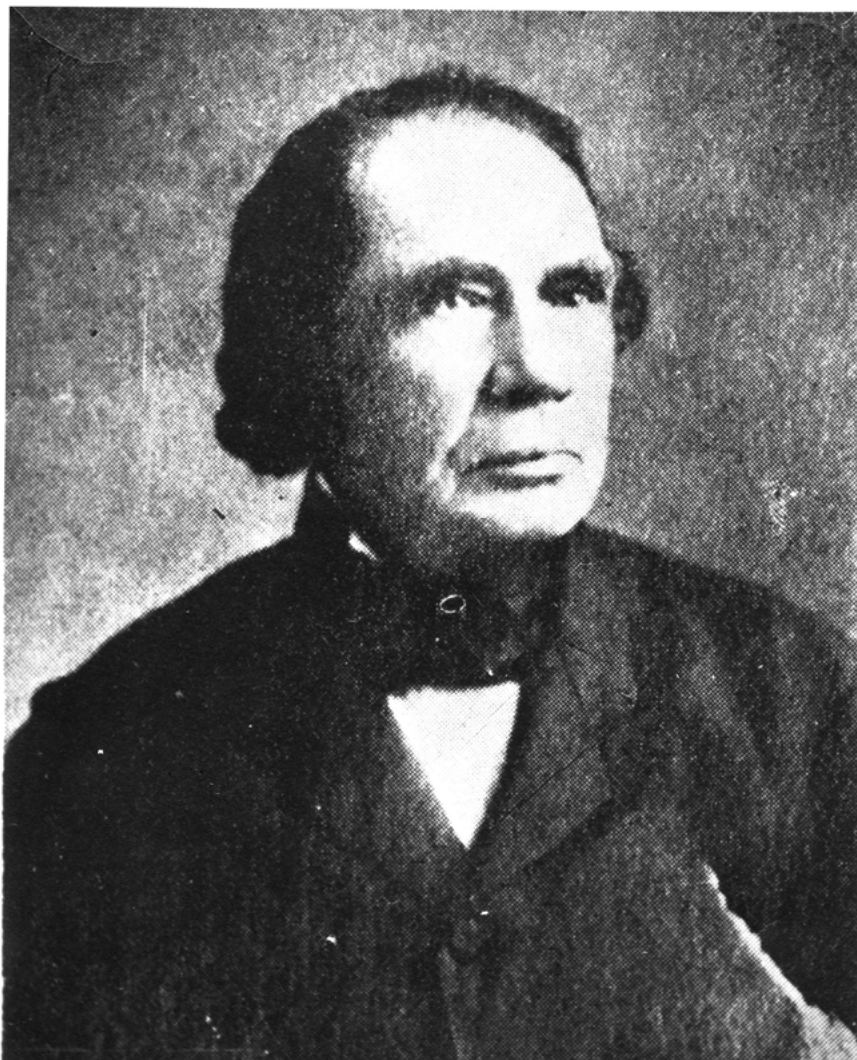
[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay Lamarche, A. (2015). Victor Bourgeau et la professionnalisation du métier d'architecte au Québec au XIXe siècle. *Cap-aux-Diamants*, (123), 34–35.

VICTOR BOURGEOU ET LA PROFESSIONNALISATION DU MÉTIER D'ARCHITECTE AU QUÉBEC AU XIX^e SIÈCLE

Au début du XIX^e siècle, la profession d'architecte n'en est encore qu'à ses débuts au Québec. Même si on compte plusieurs artisans de renom dessinant plans et devis et supervisant la construction d'édifices depuis le Régime français, il n'existe pas encore de formation *stricto sensu* et l'accès à la profession est encore bien loin d'être contrôlé. Ceux qui aspirent à pratiquer ce métier se tournent donc la plupart du temps vers un maître sous la tutelle duquel ils peuvent s'initier aux techniques de dessin et se familiariser autant avec le chantier de construction qu'avec l'atelier de création. Ces maîtres sont tantôt sculpteurs ou architectes, tantôt entrepreneurs en construction ou charpentiers. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant de voir plusieurs architectes émerger de familles œuvrant dans le domaine de la construction puisqu'ils peuvent y bénéficier de l'expérience d'un père ou d'un oncle dès leur jeune âge. C'est le cas de Thomas Baillairgé (1791-1859), mais aussi de Victor Bourgeou (1809-1888). Alors que le premier grandit au sein d'une famille d'architectes et de charpentiers très active dans la région de Québec depuis le milieu du XVIII^e siècle, on retrouve le second apprenti menuisier et charpentier pour le compte de son oncle paternel dans les chantiers de Lavaltrie. Tous deux réussissent également à s'imposer dans leur milieu grâce à leurs bonnes relations avec les autorités cléricales. Le premier bénéficie de la protection du supérieur du Séminaire de Québec, Jérôme Demers; le second jouit de celle de M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal de 1840 à 1876. Toutefois, alors que l'œuvre des Baillairgé a fait l'objet de plusieurs monographies, celle de Victor Bourgeou demeure beaucoup moins documentée. En 1950, ce der-



Comme la plupart des architectes de son époque, Victor Bourgeou s'est vivement intéressé à ce qui se faisait dans le domaine ailleurs dans le monde. À sa mort, il laisse à sa veuve plusieurs biens, dont 75 livres d'architecture et plusieurs gravures de bâtiments illustrant les tendances architecturales en Europe et aux États-Unis. (Victor Bourgeou, Inventaire des œuvres d'art du Québec, Portraits, cote 14-9.)

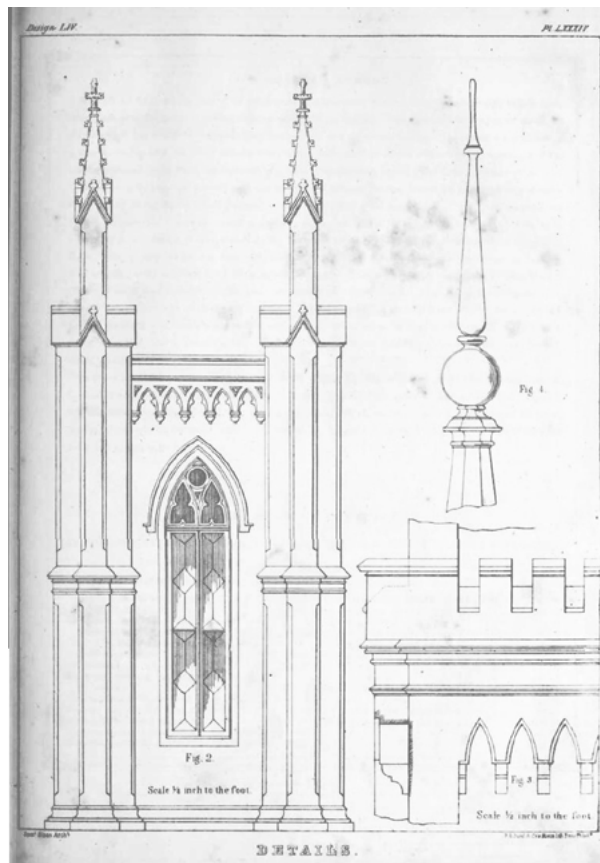
nier apparaît même comme « un illustre inconnu » pour l'historien de l'art Gérard Morisset. Pourtant, ce dernier considère que « la place qu'occupe Victor Bourgeou dans l'architecture de la région montréalaise au milieu du XIX^e siècle [...] est la même que tient Thomas Baillairgé (*sic*) dans l'architecture de la région québé-

coise » et que « cette place est la première » (*La Patrie*, 7 mai 1950, p. 26). Si la connaissance asymétrique de ces deux architectes s'explique en partie par une documentation plus riche sur le premier que le second (les Baillairgé ayant laissé plusieurs mètres de documents aux archives nationales), le parcours de Bour-

geau n'en demeure pas moins intéressant pour comprendre la professionnalisation du métier d'architecte au XIX^e siècle. En effet, il constate rapidement qu'il a tout intérêt à s'installer à Montréal dans les années 1830 pour y profiter de l'essor économique qui caractérise l'évolution de la ville. Pour bon nombre d'autres architectes de cette époque, on connaît peu sa formation et celle-ci semble être le résultat d'une multitude d'expériences différentes. La tradition orale raconte ainsi qu'il aurait appris le dessin auprès du peintre italien Angelo Pienovi peu après son arrivée à Montréal et qu'il aurait bénéficié du mentorat de l'architecte montréalais John Ostell. La parenté du style des deux architectes et leurs liens réciproques avec l'évêque de Montréal concourent d'ailleurs à étayer cette hypothèse.

Les architectes du XIX^e siècle voient aussi les styles néoclassiques et néogothiques s'imposer au Québec. Au contact des Britanniques et des Américains venus s'installer dans la province et des traités d'architecture qui commencent à y circuler de plus en plus, ils renouvellent leur style. Les clochers de plan octogonal ou circulaire à deux tambours superposés et surmontés d'une flèche et les façades écrans des églises de Bourgeau s'inspirent ainsi des traités d'architecture des Américains Benjamin Henry Latrobe et Minard Lafever. Les plans de la cathédrale de Trois-Rivières, quant à eux, témoignent d'une parenté manifeste avec l'église londonienne St. Luke. Bourgeau puise donc à foison dans l'architecture britannique et américaine comme nombre de ses contemporains tout en adaptant les modèles qui lui plaisent à la tradition architecturale québécoise. La carrière de Bourgeau permet également de comprendre l'importance de connaître le monde de la construction et de se doter d'un bon réseau chez les architectes québécois du XIX^e siècle. Comme le souligne Luc Noppen dans le *Dictionnaire*

biographique du Canada, c'est en grande partie « l'architecte pratique, adepte des solutions logiques et déjà expérimentées » qui est capable de s'inscrire dans la tradition architecturale qui plaît à M^{gr} Bourget et amène ce dernier à faire de Bourgeau le principal architecte du diocèse de Montréal. Ce dernier profite ainsi de la volonté



Bourgeau s'inspire entre autres des traités d'architecture de l'Américain Samuel Sloan dont il reprend les fenêtres constituées de deux lancettes coiffées d'un oculus dans les plans des églises de Saint-Pierre-Apôtre (1853), Sainte-Julienne (1863) et Saint-Joachim (1884) (Samuel Sloan, *The Model Architect. A series of Original Designs for Cottages, Villas, Suburban Residences, etc.*, vol. II, Philadelphie, E. S. Jones & Co., 1852, planche 84.).

de l'évêque d'affirmer la place des francophones dans la ville en construisant couvents, écoles, églises et autres bâtiments religieux dans un style distinct de celui des bâtiments de la communauté anglo-protestante. Encore une fois, Bourgeau puise dans des modèles étrangers pour développer un vocabulaire architectural néobaroque. Il se tourne cependant cette fois-ci du côté de Rome pour bien marquer le caractère catholique des bâtiments dont il signe les plans. La plupart des églises que Bourgeau érige après 1865 sont d'ailleurs

inspirées de ce style selon Luc Noppen. Celles-ci « reprennent le modèle simplifié de Saint-Pierre de Rome avec voûte à caissons, traitée de manière large, nef divisée par une colonnade en trois vaisseaux et retable simple, intégré à l'architecture, qui laisse la place pour l'érection d'un baldaquin, élément baroque par excellence ».

Le 1^{er} mars 1888, lorsque Bourgeau s'éteint, *La Minerve* rapporte que c'est « le doyen des architectes de Montréal » qui tré-passe par le fait même. L'accès au métier d'architecte n'est toujours pas contrôlé (il ne le sera qu'en 1898, huit ans après la création de l'Association des architectes du Québec, en 1890) et la première école d'architecture n'a toujours pas vu le jour (elle n'ouvrira ses portes que quelques années plus tard, à l'Université McGill, en 1896). Toutefois, le métier s'est considérablement professionnalisé sous l'impulsion d'architectes soucieux de s'imposer face à leurs collègues américains lors de la distribution de gros contrats au Québec. Les apprentis regardent ainsi de plus en plus vers l'étranger pour parfaire leur formation et la frontière entre l'entrepreneur en construction et l'architecte a continué à s'accroître. Une formation en génie civil est également accessible aux Montréalais depuis 1856 à l'Université McGill et 1873 à l'École polytechnique de Montréal. Le métier d'architecte

se professionnalise donc tout au long du XIX^e siècle comme en témoigne le parcours de Victor Bourgeau. Depuis le début de l'été, il est aussi possible d'en apprendre plus sur le personnage et la pratique du métier d'architecte à son époque en se rendant à la maison Rosalie-Cadron, à La-Valtrie. Une exposition intitulée « Victor Bourgeau, grand bâtisseur » y est présentée jusqu'au 15 octobre 2015.

Alex Tremblay Lamarche